



HAL
open science

”Tu fais comme tu le sens”

Bruno Langlet

► **To cite this version:**

Bruno Langlet. ”Tu fais comme tu le sens”. Journée d’études ”Qu’est-ce que je voulais dire? ”, PHICLUB, Apr 2018, Aix en Provence, France. hal-02410906

HAL Id: hal-02410906

<https://amu.hal.science/hal-02410906>

Submitted on 14 Dec 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

« Tu fais comme tu sens » (ou « tu fais comme tu le sens »)

Bruno Langlet (Merci à Jennyfer Perrera)

En première analyse

Voilà assurément une formule que nous pouvons entendre assez souvent. « Fais comme il te sied » paraît en être assez proche mais la formule que j'ai retenue met plus explicitement l'accent sur le sentiment à propos d'un choix. Elle se présente comme un conseil qu'un individu livre à un autre individu, lequel se trouve dans une situation apparente d'indécision. Elle concerne apparemment le moment du choix et, plus précisément, celui de la sélection du motif dominant en vue de la motivation de l'action : il s'agit donc de la fin de la délibération et de la transition de celle-ci à l'acte du choix.

C'est une formule qui paraît fonctionner comme une bienveillante injonction, par laquelle un individu est comme invité à revenir vers des motifs de choix qui lui importent, comme si ces motifs avaient été perdus de vue, ou qu'ils n'avaient pas vraiment été considérés par celui qui doit choisir. Il ne s'agit pas ici d'une décision vraiment anodine, car nous avons ainsi affaire à une difficulté relative à la sélection et la hiérarchisation des motifs du choix, et c'est une sorte de recentrement sur les motifs importants qui semble faire l'objet du conseil.

C'est donc une situation où les conseils objectifs et substantiels ne sont pas vraiment disponibles : on ne conseille pas à autrui de choisir une option précise, mais on lui conseille une *manière de choisir*. En ce sens cette formule est aussi le conseil ultime, et peut-être donc la marque de la limite du conseil : dire « tu fais comme tu le sens » c'est finalement ne pas pouvoir envisager quels sont chez autrui les motifs d'action qui sont véritablement susceptibles de le guider, c'est ne pas pouvoir mettre en avant de raisons substantielles qu'il reconnaîtrait, et c'est donc ne pas conseiller quelque chose de précis, ou encore, à tout le moins, c'est reconnaître qu'autrui donne un poids différent à certains motifs, des motifs qui nous échappent, ou encore qu'il a une hiérarchie des préférences qui est différente de la nôtre.

C'est donc aussi le constat d'une incompréhension et l'indication que l'on ne peut pas se substituer aisément à autrui pour le guider, c'est la marque de la réalité d'une certaine relativité du choix, sans que cela ne signifie pour autant que l'individu puisse choisir ce qu'il veut et être exempt de reproches. On ne peut toutefois pas évaluer le poids des motifs qu'il va reconnaître comme adéquats. C'est donc aussi une limite de notre capacité à nous mettre à la place d'autrui.

Un autre aspect est qu'il s'agit, pour celui qui reçoit l'injonction, de faire, apparemment, ce qui est le mieux, ce qui est le plus rationnel et le plus juste vis-à-vis de lui-même.

Ce qui semble donc faire signe vers le choix le plus authentique et le plus informé, au sens où l'on reconnaît par là que la personne qui choisit est celle qui dispose des informations les plus appropriées, et cela au double sens du terme : au sens où les informations sont celles qui sont les plus adéquates pour elle, et celles qu'elle peut évaluer en propre et qui sont par là susceptibles de mieux pondérer les motifs de son choix.

A ce titre, il faut relever la partie de l'expression qui fait appel au sentiment, au *feeling*, à l'impression personnelle, au ressenti, à certaines émotions, à une dimension intuitive. Car il semble clair que l'expression n'est pas identique à celle-ci : « vous faites comme vous voulez », ou à celle-là : « faites ce que vous désirez », lesquelles semblent laisser plus de place au caprice, à l'irrationnel, tandis que l'énonciation de la formule « faire comme on le sent » fonctionne comme une invitation à considérer de manière approfondie les motifs du choix, c'est-à-dire ici sur le mode de ce qui est le plus personnel, intime, ce qui est le mieux, ou le plus juste pour soi.

C'est donc, si l'on fait l'objet de l'injonction, à un choix sage et « authentique » que l'on est appelé ici, où la sagesse du choix inclut ce qui nous concerne le plus personnellement en regard de valeurs, de préférences, de nos forces et faiblesses, des contingences que nous connaissons, des réactions d'autrui, des effets, du rapport à des normes, etc. : l'expression fait signe vers la difficulté de choisir correctement au cœur de multiples situations complexes passées, présentes, futures.

Don't believe the hype

Or pourquoi cet appel au sentiment ? C'est étrange car une foule de suspicions s'élève ici lorsqu'on le prend au sens strict : il paraît problématique pour ce qui relève de la sagesse des choix.

En effet, faire comme on sent, c'est d'abord choisir au détriment de ce que la raison dicterait, semble-t-il, c'est privilégier la relativité, la variété, la variabilité, la fugacité, le déterminisme du sentiment. Là où nous devrions nous fier à la normativité de raisons, à la valeur universelle de certaines pensées rationnelles, nous serions invités à préférer des motifs de n'importe quel ordre (ou des raisons particulières) à la grande raison (universelle) et à la motivation qu'elle procure de

manière intrinsèque. La formule nous inviterait à nous tourner vers la liberté fille des mœurs et non pas fille des lumières. Se fonder sur l'affect pour choisir n'est peut-être pas le meilleur des conseils.

Sous un autre rapport, ce serait aussi quelque chose qui fait courir le risque d'une certaine acrasie, où l'on agit contre son meilleur jugement car nous sommes séduits par le sentiment, alors que nous devrions le surmonter. La formule invite à la faiblesse de la volonté, au sens que prend celle-ci dans l'attitude de celui qui se rend lui-même aveugle à l'importance des raisons. Le sauveteur qui est angoissé et apeuré avant une situation difficile, le policier qui désire s'enfuir, l'étudiant (ou l'enseignant) qui voudrait travailler mais qui préfère aller à une fête, sans parler des situations angoissantes où le sentiment est pénible : faire ici comme l'on sent, cela reviendrait à laisser le sentiment nous orienter vers autre chose que ce que nous devrions faire, alors que nous devrions vouloir ce que des raisons nous présentent comme le meilleur jugement.

C'est bien un problème : car, en faisant comme l'on sent, on ne fait pas ce que l'on doit. Si je suis témoin d'injustices, de paroles trompeuses, d'actes malfaisants, de vilénies de la part de personnages puissants qui s'en prennent à autrui, ce que je devrais faire, c'est bien de m'opposer, en vertu de l'importance de certaines valeurs, tandis que ce que je ressens est de la crainte, de l'inquiétude vis-à-vis de mon avenir ou de ma situation. De ce point de vue la formule serait une invitation à affaiblir le rapport aux normes, à faire s'équivaloir affect et conscience des obligations, à me rendre incapable d'agir conformément à mes valeurs propres.

Notons que cela nous place aussi dans une situation possible de manipulation du sentiment par autrui, que ce soit par séduction, tromperie, intimidation : faire comme on sent revient donc à faire comme autrui invite à faire lorsqu'il est capable d'agir sur les passions et donc de confisquer les pensées. C'est aussi agir à partir ce qui est peut-être le moins contrôlé en nous et le plus sujet au déterminisme, c'est donc nier le libre arbitre que nous voudrions tenir pour un pouvoir de contrôler les choix et d'en être les auteurs. C'est donc finalement ne pas être soi-même et choisir par procuration. Faire comme on sent serait donc une recommandation pour suivre le conseil de la part fébrile de soi-même, la part égoïste, irrationnelle, manipulable, minable ; c'est se mettre à la merci de tout ce qui éveille, oriente et stimule le sentiment en question, et qui nous prive de la correction du jugement et de la justesse des choix. Faire du sentiment la norme du choix est donc très étrange, de ce point de vue.

Notons enfin, rapidement, que c'est aussi inviter au relativisme et donc au risque de ne pas pouvoir critiquer les motifs d'actions d'autrui, ou de les rendre incompréhensibles, lorsqu'ils sont faits parce que l'on fait « comme l'on sent ». Car si le sentiment est érigé en norme du choix, alors tous les choix deviennent justifiés par ce sentiment même, et on pourrait penser que l'on ne peut pas évaluer les motifs, car il faudrait pour cela qu'ils soient de nature rationnelle.

Autant de sentiments, autant de choix, mais aucune critique possible, pourrait-on dire.

La belle personne

Mais ceci n'est pas tout à fait vrai car comme vous l'avez remarqué il y a une certaine normativité qui s'exerce vis-à-vis des sentiments : on peut reprocher à certaines personnes d'avoir et de manifester certains sentiments dans certaines circonstances ou, inversement, de ne pas les manifester alors qu'ils le « devraient » : le fait de ne pas ressentir de regret nuit éventuellement à l'allègement de votre peine devant un tribunal, être joyeux à un enterrement n'est pas la meilleure idée, être rabat-joie à une fête est à éviter, ne pas se réjouir du succès d'un proche peut vous être reproché, etc.

Ceci semble dépendre du fait que les émotions révèlent aussi quelque chose d'authentique à propos de celui les vit, à propos de ses pensées réelles par exemple, ou de ses croyances, et cela révèle aussi qu'elles sont sujettes à une normativité qui est elle-même ancrée sur des valeurs.

En ce sens, la formule en question devient tout autre si le sentiment est mesuré, approprié aux circonstances, et toujours susceptible de se déployer selon une juste mesure. La correction ou notion d'appropriation semble ici être centrale, et elle est liée au fait que les sentiments n'immunisent pas contre le reproche ou n'interdisent pas l'éloge, et donc qu'une certaine normativité les concerne, comme nous l'avons indiqué. Faire comme l'on sent est alors synonyme d'action correcte, si l'on est disposé à ressentir l'émotion appropriée, ainsi que la « quantité » d'émotion appropriée, face à une situation.

Il faut donc être constitué de manière à ce que le sentiment ait la propriété de nous orienter vers le choix ou le jugement conformes à nos valeurs, qu'il puisse nous conduire à évaluer correctement les situations et agir adéquatement. C'est le sentiment tel qu'il est conçu dans l'éthique des vertus, à condition d'avoir été sujet à une éducation pratique à propos de ces vertus. « Faire comme on sent » est alors de bon conseil si cela implique de pouvoir revenir par le sentiment vers les valeurs qui sont prioritaires pour nous, et de percevoir la hiérarchie de ces valeurs dans des situations changeantes, en relation avec des situations passées et futures.

Le sentiment n'est alors pas en contradiction avec la raison car son appropriation va de pair avec la considération, précisément, de raisons. C'est peut-être vers cette relation qu'il nous faut aller ici.

Passion décisive

Car nous voyons alors un sens complémentaire à l'appel au sentiment ici : ce dernier serait là pour orienter la décision lorsqu'aucune raison ne s'impose lors de la délibération. Cela signifie que quelque chose du *feeling* s'ajoute et fait la différence, tout en tenant compte des raisons. C'est donc faire participer le sentiment au choix rationnel, avec l'idée que ce choix est par là le meilleur à tout point de vue, ou qu'il représente plutôt la conscience d'un équilibre entre contraintes, désirs, normes, valeurs, état actuel, forme du moment – il serait optimal à cet instant présent pour celui qui choisit.

C'est alors ce *feeling* qui nous permet de procéder à l'élection d'une alternative qui, sans cela, n'aurait pas pu être privilégiée : le sentiment devient une raison de préférer un ensemble de raisons à un autre ensemble de raisons.

Ainsi la notion de sentiment pourrait-elle recevoir une autre signification :

- Le sentiment ajoute une raison de plus de préférer une option,

ou bien

- il provient d'un « effet d'ensemble » de toutes les raisons agrégées en vue d'un choix, ce qui fournit aussi un motif de plus en faveur de telle somme de raisons au détriment de telle autre.

Ici les mêmes difficultés que celles indiquées précédemment sont peut-être encore présentes. Cependant on pourrait malgré tout avancer qu'en faveur d'un tel choix, orienté par le sentiment, mais fondé aussi sur un ensemble de raisons, nous avons alors une certaine authenticité du choix, ou un choix fait à partir d'une compréhension profonde de ce qui est le mieux, au regard de notre état actuel, et de la situation à laquelle nous faisons face.

Le sentiment est alors une compréhension confuse mais profonde de ce qui est important pour nous, une dimension du ressenti qui permet de trancher, à l'aide de motifs rationnels, tout en allant un peu au-delà de ces derniers. Faire comme l'on sent, c'est donc choisir soi-même, et en accord avec soi-même, c'est préférer une branche d'alternative qui est la plus en cohérence avec les facettes de notre être, de notre état, de nos connaissances, de ce que l'on veut éviter, ce que l'on cherche. C'est aussi trancher en fonction des sentiments à venir : faire comme on sent c'est aussi choisir en anticipant le regret possible ou la joie à venir.

La facette intuitive du sentiment et ses conditions de félicité

Pour finir, il semble possible de comprendre le déterminant affectif du choix à travers sa dimension intuitive, autrement dit par ce trait d'immédiateté consubstantiel au sentiment, distinct des processus médiats de la rationalité discursive, mais qui a bien une dimension cognitive et évaluative.

Ce serait un savoir, directement appréhendé, révélant la supériorité d'une alternative sur une autre. Malgré les apparences, ce n'est pas si étrange. Cette intuition peut être la facette consciente d'un traitement d'informations qui est inaccessible à la conscience, pour lequel il n'y a pas de conscience d'accès. Ce serait donc une aptitude impossible ou difficile à acquérir ? Après tout, c'est aussi ce que l'expérience entendue comme maturité est supposée apporter. En effet, l'être expérimenté face à un problème où la raison est impuissante ou hésitante sait comment il faut réagir, connaît les difficultés qu'il va rencontrer, celles qui sont surmontables et celles qui ne le sont pas ; il perçoit clairement mais non pas toujours discursivement ce qui est le plus adéquat pour lui.

Compréhension et choix se feraient ainsi sur le registre intuitif mais il y a évidemment des conditions à mettre en avant : « faire comme l'on sent » serait choisir correctement sur la base d'une intuition qui d'une certaine manière offre des garanties. Parmi les conditions implicites de cette garantie, j'en indique deux, outre l'expérience : être doté de capacités spécifiques ou disposer d'une expertise fondée sur un savoir d'arrière-plan.

Pour ce qui concerne les capacités, on pourrait faire appel à l'intuition de celui qui est appelé par Dieu : faire comme l'on sent c'est donc être guidé par des signes et une expérience spécifique, un appel auquel on répond – mais laissons cela de côté car l'intuition de l'enthousiaste et l'illusion du fanatique ne sont si pas éloignées (en tant qu'elles sont considérées de l'extérieur).

Dans une optique plus laïcisée, on pourrait considérer l'artiste de génie, pour lequel la formule « faire comme on sent » semble parfaitement adéquate : le créateur en action, l'écrivain, sont pris

dans une dynamique où ils affrontent quelques propriétés d'un matériau, lequel stimule une certaine créativité, tout en sollicitant de la part de l'artiste une forme de contrôle et d'improvisation intuitive, gouvernée par un *télos* qu'il ne peut pas vraiment saisir explicitement. Avoir du génie aide donc ici : « faire comme on sent » en étant génie, c'est créer en exprimant son génie, lequel guide la création chemin faisant. (Il y a donc un test très simple à réaliser pour savoir si l'on est un génie ou pas.)

Autrement, pour que la facette intuitive contenue dans la dimension du sentiment soit pertinente, elle doit être adossée à un savoir d'arrière-plan, par exemple à un ensemble de techniques maîtrisées et une expérience, des savoir-faire. C'est donc une forme d'expertise qui est à l'arrière-plan de l'intuition pertinente, où la raison entre moins dans le jugement que cette intuition ainsi soutenue par une expertise. C'est normalement le cas de tous les spécialistes de leur discipline.

Cet appel à l'intuition sur fond d'expertise ne fonctionne toutefois que là où un contexte est maîtrisé, où les caractéristiques de l'environnement sont connues et intégrées et qu'elles fournissent un appui aux savoir-faire et aux connaissances implicites qui sous-tendent les choix fondés sur les intuitions d'expert.

Faire comme l'on sent ce serait donc se fier à soi-même en tant que possesseur d'une certaine expertise vis-à-vis de ce qui nous convient. Est-ce que cela fonctionne réellement pour nous-mêmes ? Sommes-nous les véritables experts de nos compétences et de nos limites ? Pour une part oui, pour une autre ce n'est pas toujours le cas, et des perspectives sont parfois dépendantes de la connaissance de nous-même par l'intermédiaire d'autrui et elles seraient donc à solliciter ici.

That's all folks